



Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction

Marie Morelle, Catherine Fournet-Guérin

► To cite this version:

Marie Morelle, Catherine Fournet-Guérin. Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction. *Cybergeographie : Revue européenne de géographie / European journal of geography*, 2006, 342, <http://193.55.107.45/articles/342res.htm>. hal-01381290

HAL Id: hal-01381290

<https://hal.science/hal-01381290>

Submitted on 14 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Morelle et Catherine Fournet-Guérin

Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marie Morelle et Catherine Fournet-Guérin, « Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction », *Cybergegeo : European Journal of Geography* [En ligne], Politique, Culture, Représentations, document 342, mis en ligne le 28 juin 2006. URL : <http://cybergegeo.revues.org/index2560.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : CNRS-UMR Géographie-cités 8504
<http://cybergegeo.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://cybergegeo.revues.org/index2560.html>
Ce document PDF a été généré par la revue.
© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction

Nights in Antananarivo. Building Urbanities and Marginalities

Marie Morelle

Laboratoire Prodig, France

Catherine Fournet-Guérin

Université de Reims

Laboratoire Espace et Culture, France

Résumé:

La capitale malgache est marquée par une profonde atonie nocturne. Comment expliquer ce sommeil qui frappe la plus grande ville de l'île, et qui plus est la seule véritable métropole économique du pays ? Il y a là un véritable paradoxe, dont un essai d'explication constituera le premier fil directeur de cet article. Ce calme nocturne ne doit pas pour autant masquer la présence dans la rue de familles et d'enfants qui y vivent et survivent de jour comme de nuit, second axe développé ici. Ainsi s'intéresser à la nuit tananarivienne, c'est aussi poser la question de la construction de la citadinité et des temporalités de la ville, à la fois par rapport à ceux qui semblent revendiquer la légitimité de leur statut de citoyen et ceux qui en sont désignés comme exclus.

Mots clefs : nuit, citadinité, marginalité, Madagascar, Antananarivo, enfants et familles des rues, espace-temps, politique de la ville, géographie sociale

Abstract :

A deep and profound lifelessness depicts the malagasy capital city at night. How to explain this sleep of the sole economical, political and cultural center of the island ? There is a real paradox that we need to analyze before all. Nevertheless, this quietness should not hide the presence in the streets of families and children who live there night and day. Therefore to take a look at the night life of Antananarivo brings a question about urban identities and temporalities. On the one hand, there are those that claim the legitimacy of their city-dwelling status – the inhabitants- , on the other hand, those who are excluded from it.

Key words : night, urbanity, marginality, Madagascar, Antananarivo, homelessness, urban politics, social geography

L'appréhension d'un espace ne peut faire l'économie de la dimension temporelle. Ainsi la ville se vit le jour. Mais la nuit participe aussi de la construction de l'espace urbain et de la citadinité. Cette dernière incite à analyser non la forme de la ville mais sa substance, ce qui fait lien entre les hommes et leur espace de vie, ici l'espace urbain. Nous partons du postulat que le simple fait d'habiter en ville ne garantit pas le statut de citoyen. Il semble exister un sentiment particulier, des usages et des représentations spécifiques qui attachent un habitant à une ville, en fait un citoyen et l'intègre à une société donnée. Or, si de nombreux travaux sur

la citoyenneté s'appuient sur les pratiques et sociabilités diurnes, plus rares sont les études faisant appel à celles de la nuitⁱ. Pourtant, « Anne Cauquelin montre que la nuit est un réel espace social qui ne doit pas seulement être vu du seul point de vue des pouvoirs publics mais aussi à partir des citoyens et de leurs pratiques urbaines. » (Gwiazdzinski, 2005 : 67). Notre analyse de la nuit à Tananarive, la capitale de Madagascar, s'inscrit donc dans cette perspective.

En regard de la situation dans d'autres grandes métropoles africaines, la nuit tananarivienne offre certaines similitudes mais également de fortes spécificités. En effet, lorsqu'on arrive à la capitale malgache par la route de l'aéroport, la ville s'offre au regard. Pourtant, la nuit venue, qui survient tôt sous ces latitudes tropicales, le paysage devient bien sombre : nulle lumière ne vient éclairer les collines tananariviennes. A peine quelques bâtiments publics, quelques rares grandes routes éclairées et la lueur tremblante d'une poignée de lampes à pétrole. Tananarive semble dormir. Comment expliquer ce sommeil qui frappe la plus grande ville de l'île, et qui plus est la seule véritable métropole économique du pays ? Il y a là un véritable paradoxe, tant le contraste avec des villes de taille et de rayonnement similaire en Afrique est saisissant. L. Gwiazdzinski ne va-t-il pas jusqu'à écrire que « sans lumière, pas de nuit urbaine » (2005 : 24)... ouvrant ses références à toutes les villes, dont celles africaines (2005 : 32) ? Un essai d'explication de la situation tananarivienne constituera alors notre premier fil directeur dans cet article.

Mais au-delà du silence et de l'obscurité se distinguent de fragiles silhouettes. Les années de crise n'ont en effet pas épargné la capitale dont les rues sont devenues le refuge de familles et d'enfantsⁱⁱ. La nuit représente alors l'espace-temps idéal pour comprendre « l'envers urbain »ⁱⁱⁱ, celui que les autorités cachent à la vue le soleil venu et que les habitants préfèrent ignorer en journée : l'étude de cette « ville des marges » qui se déploie la nuit constituera donc notre second axe d'analyse.

Ce décalage révèle les contradictions inhérentes à la ville, marquées par les pratiques de ceux que l'on tolère à peine dans la pénombre et de ceux qui revendiquent ouvertement leur statut de citoyen. N'est pas Tananarivien qui veut, qui plus est dans un contexte où la capitale se modernise, où les festivités nocturnes se développent, créant des tensions pour l'appropriation de la ville et de sa nuit. En effet, la définition de la citoyenneté se fait par une catégorie d'habitants qu'on peut qualifier de vieille souche urbaine. Cette définition se fonde à Tananarive sur des critères très exclusifs : ces Tananariviens de vieille souche urbaine se considèrent comme seuls dépositaires de la citoyenneté et de l'identité urbaine, tandis qu'en sont exclus dans les représentations les habitants des quartiers populaires, assimilés à la fois aux descendants d'esclaves^{iv} et aux masses rurales méprisées. Cette définition exclusive se fonde notamment sur une conception crispée de l'identité citadine, qui en rejette comme n'en étant pas digne, les paysans néo-citoyens et de façon plus large les masses paupérisées des bas quartiers, au sens topographique (voir carte 1) mais aussi sociologique (les bas quartiers abritant les populations défavorisées et stigmatisées). Aussi, être Tananarivien, c'est appartenir à une catégorie qui se considère comme seule légitimement citadine.

S'intéresser à la nuit tananarivienne, c'est donc poser la question de la construction de la citoyenneté, à la fois par rapport à ceux qui semblent en revendiquer la légitimité et à ceux qui en sont désignés comme exclus.

1. Tananarive, la nuit sans la ville ? Une étonnante atonie

1.1. La persistance nocturne de marques de ruralité

Selon le propos imagé et humoristique du géographe Jean-Pierre Raison, la principale occasion de loisir de la société tananarivienne est ... la veillée funèbre ! Cette boutade, au-delà de l'allusion aux pratiques funéraires malgaches si spécifiques, illustre bien à quel point la vie nocturne de la capitale est perçue comme inexistante.

Cette atonie s'observe tout d'abord dans les pratiques nocturnes de la capitale. Passé vingt heures, c'est tout d'abord une impression de ville morte qui prévaut, sauf dans quelques quartiers (cf. *infra* 3.) : l'activité cesse brutalement, tout le monde est rentré, le calme règne. Significativement, les concerts d'artistes populaires auprès des jeunes ont toujours lieu vers dix-sept heures, jamais dans la soirée. De même, le centre culturel français programme ses films à dix-neuf heures. Pourtant, il accueille un public aisé (élites malgaches issues de la vie politique, intellectuelle ou de la bourgeoisie d'affaires, populations expatriées originaires des pays développés...) donc motorisé, ce qui pourrait le libérer de contraintes horaires liées à la mobilité (il n'y a en effet pas de transports en commun la nuit). Enfin, les représentations de théâtre classique malgache à la *tranompokonolona*^v d'Isotry ont lieu le dimanche après-midi.

A l'instar des ruraux, les habitants ont en effet conservé l'habitude de se coucher très tôt, entre vingt heures et vingt et une heures pour la plupart, et bien avant pour une importante minorité (vers dix-neuf heures, parfois), représentée essentiellement par les catégories populaires^{vi} de la population citadine : c'est la raison principale qui explique la morosité de la vie nocturne à Tananarive. Dans de nombreux quartiers, plus des deux tiers des personnes interrogées^{vii} se couchent avant vingt et une heures. Pour la majorité des habitants pauvres, se coucher tôt constitue une manière d'économiser sur les frais d'éclairage (bougie, pétrole). Il est par ailleurs très mal vu pour une jeune fille ou une femme d'être seule dehors passé vingt heures. Les quartiers sont alors très calmes, calme renforcé par le manque fréquent d'éclairage public, qui interdit une sociabilité nocturne développée, à l'instar des pratiques dans d'autres métropoles, comme dans les grandes villes marocaines où les étudiants se retrouvent le soir au pied des réverbères pour réviser leurs cours et examens.

La nuit s'achève tôt à Tananarive, bien avant le lever du jour, comme à la campagne, alors que les activités urbaines ne requièrent pas une telle organisation, la fréquence des moments inactifs dans l'emploi du temps des habitants en témoignant : dès trois heures trente, on s'active dans certaines maisons, et vers cinq heures trente, on peut considérer que la plupart des gens sont levés. Se lever plus tard est considéré comme une anomalie. Ce petit matin voit se déployer une activité intense, mais lente et silencieuse : les femmes préparent le petit déjeuner en faisant cuire le riz, partent faire la queue pendant parfois une heure à la borne-fontaine dans certains quartiers, commencent à balayer la maison ; les lavandières s'activent aux lavoirs publics. La plupart des gens se lèvent ainsi très tôt par habitude. Pourtant, pour beaucoup, la journée va leur réserver de vastes temps morts. Ainsi, des activités de nature urbaine s'intègrent dans une grille horaire demeurée très proche de celle du monde rural.

Outre ces pratiques citadines empreintes de ruralité, le paysage tananarivien présente lui aussi un aspect nocturne très peu développé. En effet, pour un observateur extérieur non malgache, la faiblesse de l'éclairage urbain nocturne frappe. Certes, bien des quartiers résidentiels souffrent d'un manque d'équipements liés autant à l'absence de volonté politique que de budget. En cela, rien ne distingue Tananarive d'autres capitales africaines. Néanmoins, peu de monuments publics sont éclairés, et rares sont les bâtiments privés qui le sont : quelques

sièges sociaux, ou encore l'hôtel Hilton, seul building de la ville... Nul ne ressent le besoin de valoriser le paysage nocturne de la ville. Pour quel public cela serait-il fait, il est vrai ? La comparaison avec d'autres métropoles africaines est en effet saisissante, au désavantage de Tananarive. Les grandes capitales d'Afrique centrale ne délaissent ni les bâtiments publics, tels ceux de la présidence, ni l'éclairage des quartiers animés par exemple^{viii}. L'artificialisation de la nuit y est très marquée, avec une multiplication d'enseignes lumineuses au front des bars, des dancings et diverses boîtes de nuit. Les « sapeurs » de Kinshasa, les « ambianceurs » de Douala ou de Yaoundé occupent les principaux carrefours des villes, éclairés et équipés en sonorisation. Il existe une réelle mise en scène de la nuit avec l'émergence d'une sociabilité et de territoires nocturnes.

Or, dans le contexte tananarivien, marqué par une très médiocre mise en scène nocturne de l'espace urbain, il est très étrange d'écouter les discours des habitants sur leur ville et notamment quand on les interroge sur le symbole de Tananarive : pour nombre d'entre eux, le symbole de la capitale réside dans ... ses lumières ! L'expression « *Antananarivo mirehitra jiro* » (ville lumière, qui brille de mille feux) revient fréquemment dans les propos des habitants. Le contraste est en effet saisissant entre la capitale et les campagnes bien sûr, pour l'essentiel plongées dans l'obscurité, mais aussi avec les autres grandes villes du pays où l'éclairage public est indigent, voire inexistant. Plusieurs personnes ont déclaré que Tananarive était une belle ville... surtout la nuit, alors même qu'ils n'en profitent absolument pas. Il s'agit donc d'une représentation convenue, la ville étant assimilée à l'éclairage nocturne, lui-même symbole de modernité dans un pays où la couverture électrique demeure très lacunaire et très limitée (une des plus faibles du monde).

L'étude du paysage nocturne de Tananarive révèle donc un décalage flagrant entre la réalité d'une part, et les pratiques et les représentations qu'en ont les habitants d'autre part. Cette distorsion apparaît de manière encore plus éclatante lorsqu'on s'intéresse aux représentations de la nuit chez les Merina^{ix}, lesquelles révèlent une profonde aversion.

En effet, la nuit est pour ces derniers inquiétante, dangereuse ; il est inconséquent de s'y aventurer si on n'y est pas contraint. Les Merina, aussi bien ruraux que citadins, ont développé une véritable peur de la nuit, fondée sur des mythes populaires d'origine rurale : on redoute les bandits, les voleurs, et, plus grave, les mauvais esprits, les fous ou encore les « mangeurs de cœur »^x. Un film documentaire consacré à Madagascar^{xi}, à travers l'évocation d'un groupe de *folk* musique très populaire dans le pays, évoque dans une longue séquence cette angoisse de la nuit : la caméra subjective est placée dans un véhicule qui fend la nuit sur une route sans aucun éclairage, sous une pluie battante ; le plan est accompagné d'une chanson ironiquement intitulée « Nuit sereine », titre démenti par les paroles :

« La nuit ici n'est pas sereine / La sauvagerie y est reine / Le sommeil sur le fil du rasoir / [...] / La nuit ici n'est pas sereine / La peur des bandits dans le noir / Des bandits armés / Brisent le silence de la nuit ».

La nuit est enfin le domaine des *mpamosavy*, ces femmes qui sortent nues, le corps oint d'huile pour échapper à leurs éventuels poursuivants, et qui vont danser sur les tombeaux. Inoffensives, elles hantent l'imaginaire populaire et participent à la peur de la nuit perceptible chez de nombreux citadins, sans toutefois que cette répulsion atteigne la terreur des ruraux, littéralement paralysés à l'idée de sortir de chez eux la nuit. On accuse souvent toute vieille femme pauvre vivant seule d'être ainsi une « sorcière ». Certains quartiers en abritent plus que d'autres et sont connus pour cela : Tsiadana, et Ankatso naguère, deux quartiers périphériques, avant qu'ils ne s'enrichissent et ne se couvrent de belles villas, où il ne fallait pas passer à pied dès la nuit tombée. On en trouve également à Isotry, un quartier très pauvre. Il apparaît donc que ce phénomène s'identifie de manière privilégiée aux quartiers de

descendants d'esclaves défavorisés, ou bien à ceux en marge de la ville. Les quartiers proches du cimetière municipal sont également concernés : leurs habitants ont peur de sortir la nuit et de croiser des *mpamosavy*. Une *mpamosavy* arrêtée la nuit par plusieurs personnes risque d'être assassinée, lapidée et rouée de coups. Toutefois, la fréquence d'apparition de ces « sorcières » aurait décliné depuis vingt ou trente ans, sans que les gens puissent bien expliquer pourquoi. Une femme enquêtée dans un quartier central assez prestigieux raconte l'anecdote suivante : il y a une vingtaine d'années, elle recrutait des jeunes filles de la campagne pour garder ses enfants. Or, elle habite dans une grande maison traditionnelle en pleine ville, avec un grenier. Les jeunes filles quittaient toutes la maison au bout de quelques jours, terrorisées par les dimensions de la maison qui était, selon elles, un repère nocturne de *mpamosavy*.

Ainsi, les habitants de Tananarive ont développé ce qu'on pourrait appeler une phobie de la nuit, phobie fondée sur les représentations culturelles de la nuit. Mais au-delà de ces considérations, la nuit tananarivienne a également subi les conséquences de mutations politiques et économiques depuis les années soixante-dix.

1.2. Les habitants privés de nuit : le rôle du contexte politique et économique malgache

Dans les années soixante-dix arrive au pouvoir Didier Ratsiraka, qui instaure la II^e République, fondée dans les premières années sur une révolution d'inspiration socialiste, avant qu'un virage libéral ne soit opéré au début des années quatre-vingt, sous l'égide du FMI et de la Banque mondiale.

Ce régime s'est traduit à Tananarive par un déclin très prononcé de la gestion municipale : la ville a été plus ou moins laissée à l'abandon, d'où le développement d'une très forte insécurité (et d'un sentiment d'insécurité), également portée par une grave crise économique et sociale qui a conduit à l'essor de la paupérisation urbaine, sur laquelle nous reviendrons. La ville était alors devenue très dangereuse pour ses habitants : s'ils s'aventuraient dehors la nuit, ils risquaient une agression ; toute habitation laissée vide, fût-elle très modeste, était susceptible d'être cambriolée et vidée de son maigre contenu. A l'échelle des quartiers populaires, peu de ruelles sont, aujourd'hui encore, éclairées ; mais durant cette période troublée où de surcroît la municipalité n'assumait plus réellement ses fonctions de gestion urbaine, les rares ampoules des lampadaires étaient volées ou cassées, ce qui accroissait fortement le sentiment d'insécurité nocturne et conduisait donc à la limitation de la mobilité.

De ce fait, pendant la II^e République, jusqu'au début des années quatre-vingt-dix donc, la nuit à Tananarive était un temps mort, sauf pour les rares actifs nocturnes, chiffonniers, gardiens et prostituées. Rares étaient les voitures à circuler et personne ne sortait le soir. Dès la nuit tombée, chacun rentrait vite chez soi, par peur de se faire agresser dans des rues mal éclairées. Une traversée nocturne de la ville offrait alors un paysage sombre, des rues désertes et pour seul bruit les aboiements des chiens errants. Les Tananariviens aisés, les rares touristes et les expatriés se rendaient dans le centre-ville exclusivement en voiture et de préférence en groupe, où se trouvent les boîtes de nuit fréquentées par les prostituées.

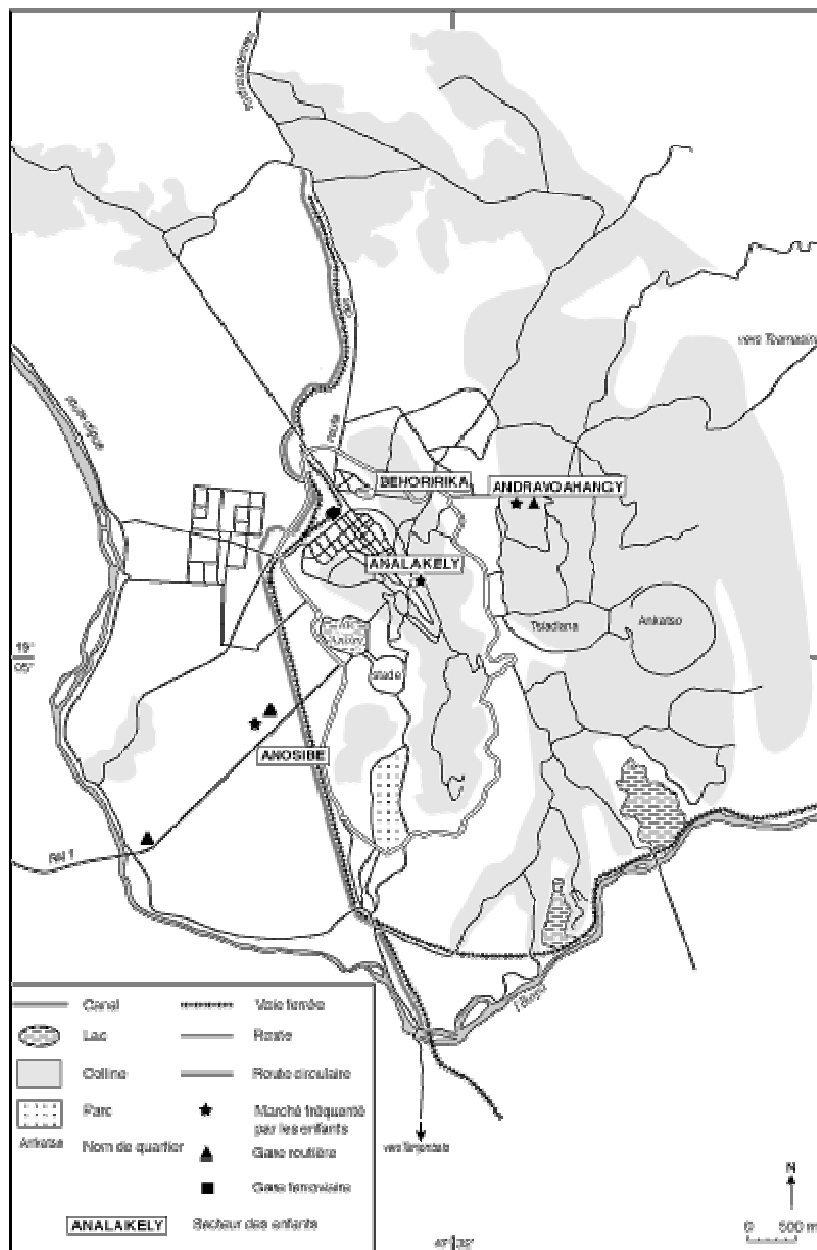
La paupérisation de la majorité de la population^{xii} a de surcroît affecté les habitants qui avaient une vie nocturne, même très modeste : les classes moyennes qui fréquentaient les cinémas - fermés depuis, les théâtres ou les rares salles de concert, ont été contraintes de restreindre leur budget consacré aux loisirs, quand celui-ci n'a pas purement et simplement disparu. Ces mêmes personnes ont dû parfois se séparer de leur automobile ; quand elle a été conservée, ce n'est que lors d'occasions exceptionnelles qu'elle est sortie du garage, tant le prix du carburant est prohibitif. Durant quelque vingt-cinq ans, on a donc assisté à la baisse

corrélative de la demande de loisirs nocturnes et à l'ajustement douloureux du budget des ménages citadins des catégories intermédiaires.

Les pratiques des Tananariviens très aisés ont suivi ce déclin de la nuit perceptible dans toutes les autres catégories sociales. En effet, de manière très banale dans les métropoles des pays pauvres, les riches habitants, quand ils sortent la nuit, n'utilisent que leur véhicule personnel pour se rendre d'un point à un autre : de leur domicile à celui d'amis ou de membres de la famille, à un restaurant chic ou à une boîte de nuit. Toutefois, ils préfèrent en général sortir la journée pour se livrer à ces activités de loisirs, le dimanche midi notamment. A quelques exceptions près, les catégories citadines aisées ont donc limité les pratiques nocturnes, pour les mêmes raisons que les autres habitants, alors même qu'elles disposaient de la capacité matérielle de développer une mobilité nocturne plus forte : elles ont eu peur de la nuit.

Quelle que soit la position de chacun dans l'échelle sociale, on redoute donc de s'aventurer la nuit dans les rues de la ville, on craint d'y faire de mauvaises rencontres. C'est que la nuit tananarivienne n'est pas si désertée qu'elle n'y paraît...

2. La nuit : l'envers urbain



carte 1. Les secteurs des enfants des rues à Tananarive (2003)

Source : À partir du fond de carte de F. Bonnaud. *Thèse Vivre à Tananarive*, 2002, C. Fournet Guérin. M. Morelle, LCA-IRD, 2004.

2.1. L'apparition des familles et des enfants des rues

Dans le contexte des années de crise, des familles se sont considérablement appauvries. A la suite de la perte d'un travail, face à la multiplication de dépenses de santé imprévues, elles ne parviennent plus à s'acquitter d'un loyer et sont obligées de quitter leur logement. La rue devient alors leur seul espace de vie. En outre, des enfants fuient leur domicile par eux-mêmes et se retrouvent à leur tour contraints de vivre au sein de l'espace public. En effet, la crise conduit au développement de pratiques fortement individualistes. Les déstructurations

familiales s'accélérent avec leur lot de violences. La mésentente avec les parents et beaux-parents débouchent sur de nombreux conflits. Certains enfants décident donc de fuguer et de se « débrouiller » par eux-mêmes. Ils quittent le quartier pour la rue, espace de ressources et principal lieu de sociabilités. Plus d'un millier de personnes vivraient donc dans les rues d'une capitale qui abrite environ un million et demi d'habitants (les statistiques fluctuant d'un rapport d'ONG à l'autre pour le décompte des sans-abri).

Analakely, le centre-ville, constitue l'un des espaces majeurs de la rue, auquel s'ajoutent les marchés et les gares routières, tel Anosibe et Andravoahangy. Les sans-abri quittent les quartiers d'habitation et ne parviennent qu'à s'approprier les espaces publics, les espaces neutres où le contrôle social des habitants diminue^{xiii}.

A la nuit tombée, les familles de rue placent quelques cartons, construisent des maisons en sachets plastiques, allument de petits foyers auprès desquels se réchauffer et faire cuire dans une vieille boîte de conserve un peu de nourriture. Les enfants seuls ne disposent que rarement d'un tel équipement. Ils s'enroulent dans un drap (un *lamba*) et dorment à même le trottoir.

Les sans-abri ne disposent que de la nuit pour faire de l'espace public, leur espace. A l'aube, les agents de la Commune n'hésitent pas à les secouer dans leur sommeil et à les menacer de brûler leur maigre attirail s'ils ne font place nette. La grâce municipale n'est accordée que la nuit et le dimanche, lorsque la ville semble vivre au ralenti. Ainsi, au lever du soleil, les cabanes et « maisons » disparaissent. Un passant avisé lèvera les yeux et verra dans les branches des arbres les traces de la nuit, cartons, draps et sacs, soustraits du champ des regards.

La nuit ne donne qu'un semblant d'intimité au sein de la ville. La pénombre permet à peine aux jeunes filles de se laver, d'échapper un instant à la publicité de l'espace, de protéger leur corps, leur être sans cesse exposé sur la scène publique. La nuit, de même, nul besoin pour les enfants des rues de se cacher dans les rizières urbaines pour allumer une cigarette de chanvre.

Ainsi, Gaby, vingt ans, exprime sa vision de la nuit, après trois ans passés dans la rue^{xiv} :

« Quand le soir arrive, le travail de la journée est fini. Nous fumons pour oublier, pour s'échapper. Je suis avec mes amis avec lesquels je travaille le jour ou je reste seul, avec moi-même, sans problème. Pour moi, fumer, c'est le meilleur trip. (...) Nous, garçons entre garçons, c'est là qu'on décolle. On fait ça, on réfléchit à ce qu'on va faire après, dans la nuit. On travaille un peu, on continue à fumer et après, on cherche le lieu où on va dormir. Et quand on dort, on dort tranquillement. Personne ne nous embête. Pas de bagarre... On reste allongés en attendant que le sommeil arrive. »

Toute une géographie de la rue, cachée le jour, naît la nuit. Dans le quartier d'Andravoahangy, connu pour son grand marché, les auvents des grands supermarchés (Soloprix) constituent les espaces de rassemblement. Ils protègent du vent et de la pluie. Surtout, ils sont éclairés. Car l'absence d'habitat et l'habitude ne rendent pas moins forte la peur de la nuit et de ses sorcières, les *mpamosavy*. Les enfants vivent aussi dans la terreur d'un enlèvement pour être vendus ou tués pour leurs organes, comme en attestent leurs déclarations lors des entretiens. De même, les adultes préfèrent la lumière pour pouvoir surveiller les alentours.

A quelques mètres de là, toujours à Andravoahangy, certains enfants se rassemblent dans et autour d'une cabine téléphonique, un peu à l'écart de l'agitation des sans-abri du Soloprix. Un peu plus loin, se trouve le lieu-dit *kabana* (jumeau), un autre, « Jamaïque », sensé abriter les grands fumeurs de cannabis. Au centre-ville, les pratiques sont identiques. Certains enfants isolés négocient l'accès aux véhicules d'un parking avec un gardien de nuit. Parfois, il faut payer, parfois simplement être propres et déguerpir rapidement au lever du jour.

Ainsi, nous pouvons distinguer des pôles permanents où les familles et les enfants des rues ont l'habitude de se rassembler : en face du marché de Petite Vitesse à Analakely, dans les voitures du parking du restaurant « Le Muguet » près du marché des Pavillons, toujours au centre-ville, le Soloprix d'Andravoahangy ou encore le « coin des carottes » ou des « tomates » dans le marché de gros d'Anosibe. Parfois, les enfants (plus que les familles, moins mobiles) s'échappent de ces secteurs principaux. Ils se glissent à deux ou trois dans quelque interstice pendant plusieurs nuits au gré des opportunités, quand la fatigue les rattrape. Dans un mouvement de balance entre le sommeil et l'ambiance (boîtes de nuit, club-vidéo), leurs espaces consacrés au sommeil restent instables.

Ceux-ci se résument parfois à un carton posé sur un trottoir. Leur matérialité est faiblement marquée. De même, aucune règle ne vient assigner les enfants à résidence, dans un espace fixe et délimité, au moins abstraitement. Bien que nommés et reconnus à l'échelle du monde de la rue, les lieux de rassemblement ne sont qu'à peine structurés. Il n'existe pas de chef, ni de codes et de rites d'entrée, à peine le sentiment d'adhésion à un espace dénommé et délimité (Bachelard, 2001 : 23). A l'un, de l'argent sera demandé, à l'autre, rien. Ce pseudo-territoire ne garantit aucune protection à son occupant : contre le froid, les grands et les plus forts, contre les descentes de la Commune. Tout reste ouvert au point de préférer la lumière à l'obscurité. Ces espaces où se réfugier ne constituent pas un habitat, encore moins un « habiter », une maison définie comme un « espace de réconfort et d'intimité (...) qui doit condenser et défendre l'intimité » (*ibidem*, 2001 :59).

Par ces pratiques et ces représentations, une autre ville se dessine alors.

2.2. Pratiques de ville, pratiques de nuit

Les enfants qui vivent dans des quartiers d'habitation avec leur famille, à l'abri dans un logement, fréquentent rarement la ville à des heures tardives. Les enfants des rues, eux, la connaissent, la maîtrisent. Devant un film projeté dans une salle vidéo du bas-quartier d'Isotry, dans un bar ou aux abords d'une boîte de nuit du centre-ville, ils se sentent libérés des contraintes familiales. La musique, les danses, les lumières électriques éclairent leurs visages fascinés.

Ces heures comptent aussi parmi les plus rentables. Les enfants peuvent se faire rabatteurs improvisés pour les prostituées. Ils mendient les restes de nourriture des clients arrêtés en bord de route pour grignoter. Les enfants demandent aussi quelques pièces aux *Vazaha* (Blancs), plus enclins à sortir la nuit que la majorité de la population locale. D'autres encore gardent les voitures près de quelques cabarets centraux. Enfin, l'obscurité facilite la tâche des pickpockets, d'autant plus quand il s'agit de vider les poches d'un ivrogne qui trébuche et divague dans une ruelle. Les environs de la boîte de nuit de l'Indra et du Cabaret Glacier sont, à ce titre, des places très disputées par les enfants.

Ces promenades nocturnes peuvent aussi constituer une manière de tromper sa peur. Face au froid de l'hiver d'une ville située à 1 300 mètres d'altitude en moyenne, face à l'humidité et aux moustiques de la saison des pluies, il est plus facile d'oublier sa solitude devant l'écran de télévision d'un bar qu'enroulé dans un simple drap.

Ainsi, Dominique, seize ans, évoque ses nuits dans la rue où il vit depuis cinq ans :

« Quand il pleut, on souffre beaucoup. Là où on dort, tout est mouillé. Alors, on ne dort que lorsqu'il cesse de pleuvoir et on cherche beaucoup de cartons. Quand c'est l'hiver, il fait très froid et on dort les uns sur les autres. »

Discours qui ne s'éloigne guère des propos d'Antra, dix-sept ans, qui a passé dix ans dans la rue :

« Autrefois, mon monde, c'était Behoririka [quartier proche du centre-ville]. C'est là que je vivais. J'ai dormi dans tous les coins de ce quartier. Pour survivre, je ramassais les gobelets puis je les vendais pour acheter des choses à manger, pour regarder le film vidéo. Quelquefois, les bandits venaient m'arracher mon argent. Le plus souvent, c'était au marché que je dormais, sans *lamba* [drap] bien sûr... alors qu'à Tana, il fait toujours froid. J'ai finalement décidé de partir au Zamaika [une halle abritant des gargotes]. C'était en 1997. Toutes ces années, j'étais toujours dans la rue, toujours sans *lamba*.

De 1997 à 2000, j'étais donc au Zamaika. (...) Toujours pas de *lamba*... mais le coin était suffisamment chaud. Je dormais mieux qu'avant, dans une automobile. Le problème, c'était la saison des pluies. C'est ce qui m'a obligé à me déplacer sous un tunnel. Là, les moustiques étaient insupportables. Mais j'y restais parce que je n'avais pas le choix. Jusqu'à ce que la saison des pluies passe. Et sans parler du froid qui pique. Je dormais sur un carton. Je me couvrais d'un sac. Je n'ai jamais autant souffert qu'à ce moment. »

La nuit représente également le moment privilégié des grands pour racketter les plus faibles et les plus inexpérimentés : ils leur lancent des allumettes enflammées, leur fouillent les poches. Mieux vaut dépenser le gain d'une journée plutôt que de l'économiser en vain. La nuit fera disparaître les quelques pièces amassées. Les revenus sont aléatoires, parfois très élevés (surtout après un vol), parfois en nature et suffisant à peine à remplir le ventre. Les enfants des rues isolés vivent sans charge de famille ni souci du lendemain. Ils vivent aussi bien la nuit que le jour. Parfois ils nourrissent l'illusion que la ville soudain leur appartient, à eux, les « autres citoyens », qui habitent les espaces publics, de jour comme de nuit.

Entre la joie, l'excitation, l'argent et le froid, la peur et les blessures, la nuit résume tout le paradoxe dont est porteur l'espace de la rue. Les enfants se terrent, attendent et pleurent sur leurs souvenirs. Ou ils se glissent, oublient et se montrent dans ces avenues soudain désertes, dans ces rues où musique, sexe et alcool changent le visage de la ville. Ils prennent le droit éphémère d'y vivre et d'y survivre, de s'y promener en haillons ou vêtus de leur plus bel habit pour se laisser éblouir un instant par les feux artificiels de la ville-capitale. Mais un instant seulement.

Tel l'écrit Roland, seize ans qui vit depuis neuf ans dans la rue :

Celui qui voyait les putes à Tsaralalana

Celui qui était ivre de chanvre

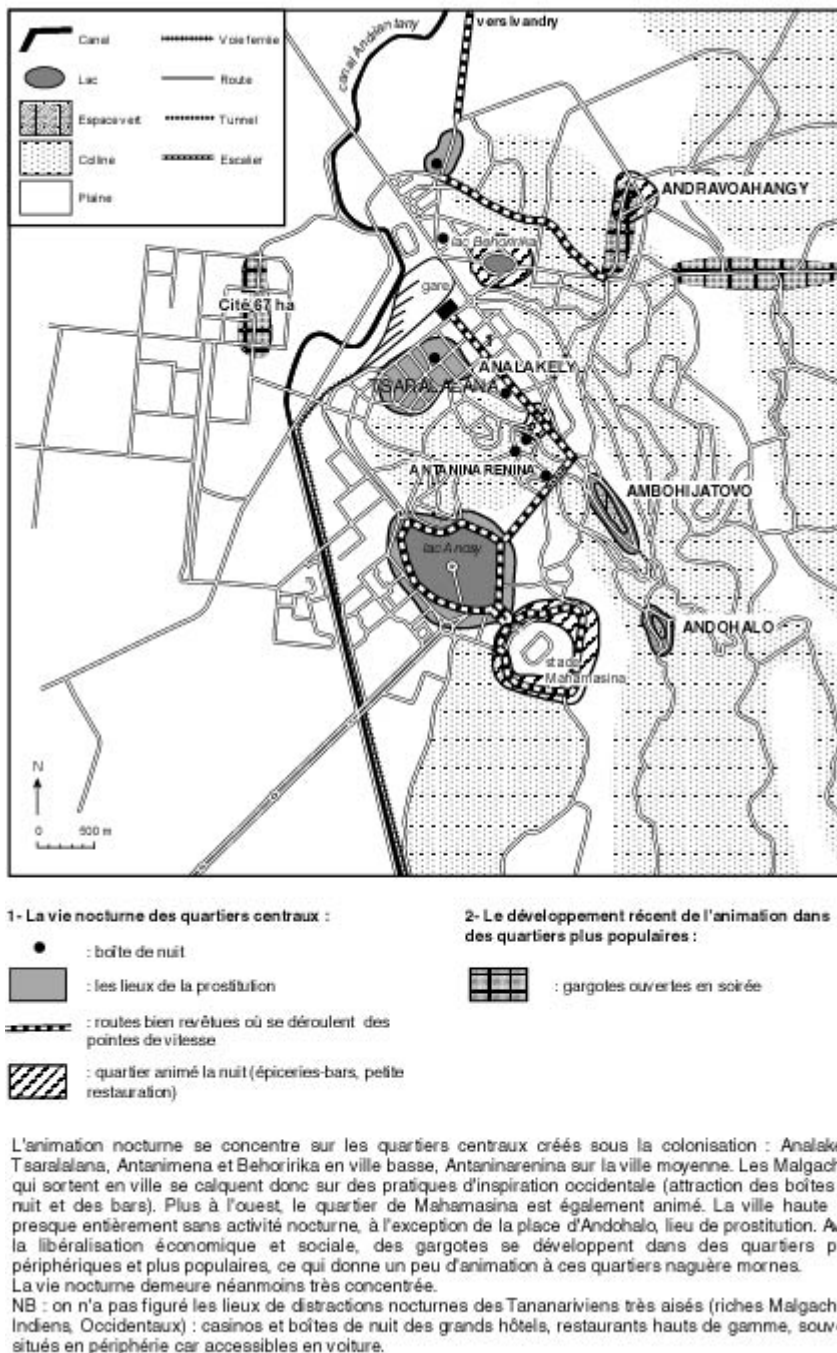
Celui qui voyait des gens se disputer et insulter leurs ancêtres

Celui qui a trouvé quelqu'un qui fumait beaucoup de chanvre et buvait de la THB [bière] à Andravoahangy

Et moi, hier, que quelqu'un a frappé en lançant des pierres

La réalité rattrape les enfants et les familles de rue. La nuit change à Tananarive, les affectant directement.

3. Une nuit pour deux villes, un espace enjeu de la citadinité



carte 2. L'animation nocturne à Tananarive

3.1. L'émergence récente d'une vie nocturne à Tananarive : un critère de développement de la citadinité ?

Depuis 1995, de nets progrès ont été effectués en matière de sécurité, aussi bien dans le centre-ville en raison d'une vigoureuse politique municipale d'expulsion des *quat'mis*^{xv} et du

renforcement de la présence policière, que dans les quartiers d'habitation où de réels efforts ont été réalisés en matière d'éclairage des escaliers et ruelles et où des rondes de nuit ont été mises en place par des comités de quartiers. En quelques années, la situation a donc nettement évolué. Désormais, jusqu'à environ vingt heures, les rues commerçantes des quartiers peuplés restent animées, les habitants fréquentant les épiceries pour y boire du rhum, ou effectuant des achats alimentaires ; les étals de *masikita* (brochettes) polarisent également l'animation : il s'agit de spécialités appréciées des habitants des quartiers populaires, grignotées la nuit venue et prétexte à une sociabilité nocturne, loin du foyer et des difficultés du quotidien. Ainsi, en quelques années, les citoyens ont gagné sur la nuit un début de soirée quelque peu agréable et parfois synonyme de détente. La vie nocturne à Tananarive connaît donc une nette évolution vers une situation plus conforme à celle d'une métropole africaine.

Cette impression se confirme quand la soirée avance. Des bars-restaurants musicaux appelés « cabarets », fréquentés par les Tananariviens aisés, sont ouverts en soirée, comme le Misty, célèbre cabaret de jazz sur la route circulaire, ou le Caveau, institution tananarivienne et déjà haut-lieu nocturne sous la colonisation^{xvi}. Le plus célèbre est sans doute Le Glacier sur l'Avenue de l'Indépendance, repère des aventuriers de toute sorte, où des concerts de *salegy*, musique dansante du nord de Madagascar, sont organisés tous les week-ends. Le guide *Tana, Cultures 2000*, le premier et le seul guide culturel paru sur la capitale, souligne bien ce renouveau de la vie musicale nocturne à Tananarive, inconnue depuis les années soixante :

« Renaissance de la vie nocturne, ou faire le *manala azy*. Pour renouer avec une tradition, ou bien parce que c'est agréable de sortir le soir, les cabarets invitent les noctambules (...) à écouter de la musique sous toutes ses formes. » (p. 39)

Dans certains quartiers populaires, de plus en plus de bars sont ouverts jusqu'à minuit environ, même s'ils demeurent peu nombreux en valeur absolue. Les 67 hectares, un quartier planifié datant des années soixante-dix, sont particulièrement animés en raison de l'importance numérique des habitants originaires des régions dites côtières de Madagascar, qui vivent plus tard que les Merina. Ainsi, de nombreuses gargotes *sakalava*^{xvii} ou comoriennes proposent des plats de poisson frit au carry très réputés pour un prix très modique. C'est devenu une sortie appréciée des habitants des environs.

Dans quelques quartiers centraux très spécifiques se concentre la vie nocturne de la cité, autour des bars, boîtes de nuit, et des épiceries-bars et gargotes. Ces quartiers nocturnes animés sont Antaninarenina, Tsaralalana, Behoririka, Mahamasina, et Andohalo (voir carte 2).

« La tournée d'un groupe de jeunes, toujours en voiture, commence à Behoririka, où l'on s'approvisionne en alcool pour la nuit : on fait le plein en bouteilles que l'on charge dans la voiture, dans des épiceries ouvertes toute la nuit, puis on arrête la voiture, on fait hurler la musique et on boit à l'intérieur », explique un jeune homme.

La voiture est alors garée à Antaninarenina, où les voisins sont peu nombreux. Il s'agit d'un mode de distraction apprécié, dont des hommes font volontiers état lors des enquêtes. Plus tard dans la nuit, il est possible d'aller se restaurer dans les petites échoppes (*hôtely*) qui occupent l'escalier reliant Antaninarenina à Analakely, proposant des *masikita* et des plats de riz jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Certains se rendent ensuite en boîte de nuit, ou fréquentent les prostituées, qui hantent les jardins d'Antaninarenina et d'Andohalo, rares espaces urbains propices à cette activité, le quartier de Tsaralalana, et enfin, à Antanimena, le club CCN. A Tsaralalana, la prostitution est très structurée : elle se déroule aux alentours de la discothèque Indra, à la réputation sulfureuse, de l'hôtel Mellis, ou dans l'avenue bordée de palmiers à Antsahavola, fréquentée par les jeunes filles récemment arrivées à Tananarive, issues des provinces ou de la campagne ; les gardiens y louent leur abri en bois pour quelques

heures. Antaninarenina est le lieu de rencontre des travestis et des homosexuels. D'autres noctambules, jeunes gens aisés puisque motorisés, se rendent à Mahamasina à plusieurs voitures, pour « faire la pointe », activité qui consiste à faire des tours de stade le plus rapidement possible. L'Avenue de l'Indépendance est également prisée pour ces rodéos, qui entraînent parfois de violentes collisions relatées dans les quotidiens du lendemain. A Mahamasina également, se trouvent des épiceries et des bars ouverts la nuit et fermés le jour. Certains terminent leur nuit à Behoririka, où des *hôtely* proposent des têtes de porc appelées « *loaks* », met extrêmement gras et dont la consommation est associée dans l'esprit de tout Tananarivien aux soirées nocturnes. Pouvoir ainsi se restaurer en pleine nuit constitue le propre de la grande ville ; on pourrait évoquer le cas des maquis d'Abidjan, symboles d'une sociabilité africaine notamment nocturne^{xviii}.

Toutes ces évolutions, mêmes spatialement très ponctuelles et non généralisables à l'échelle de la ville, datent des années quatre-vingt-dix, depuis la libéralisation politique et l'autorisation d'ouverture de nuit. De plus en plus de bars et gargotes sont ouverts, souvent par des fonctionnaires qui ont besoin d'un revenu complémentaire. L'animation autour d'Antaninarenina, de Behoririka, de Mahamasina témoigne bien d'un renouveau de la vie nocturne et d'une aisance économique pour une petite minorité, celle qui a bénéficié de ce nouveau contexte pour s'enrichir dans les affaires (cadres, hommes d'affaires, personnels qualifiés d'entreprises d'Etat privatisées...). Ainsi, il existe une plus grande visibilité de l'activité nocturne, mais il ne faudrait pas conclure à sa généralisation tant socialement que spatialement : cette activité se déploie avant tout dans des quartiers centraux et péri-centraux et ne concerne qu'une minorité de citoyens en proportion.

Les événements politiques de 2002, qui ont consacré un changement de régime, ont également contribué à modifier le rapport à la nuit dans les quartiers centraux. En effet, durant plusieurs mois, les opposants au régime de Didier Ratsiraka ont organisé des manifestations populaires de grande ampleur chaque jour, tandis que l'atmosphère nocturne des rues après l'auto-proclamation du candidat concurrent, Marc Ravalomanana, en tant que Président a singulièrement contrasté avec celle habituelle. Les journaux ont relaté les veillées sur les barrages de fortune érigés dans les rues menant aux endroits stratégiques de la ville, comme la résidence de Marc Ravalomanana : installation de buvettes et de barbecues, organisation de prières collectives, de chants et de danses, de parties de cartes... Il s'agissait pour les habitants soutenant Marc Ravalomanana de le protéger et d'éviter tout coup de force du régime en place. On a ainsi assisté au paradoxe d'une ville sous couvre-feu (décrété par Didier Ratsiraka), qui n'avait jamais été tant animée la nuit. Il est resté des traces de cette période tumultueuse : sur l'Avenue de l'Indépendance, des marchands de brochette ont ainsi pris l'habitude de servir des clients le soir.

Les bruits de la nuit reflètent également l'évolution socio-économique de la ville : alors que la circulation était limitée aux camions, qui n'ont l'autorisation de traverser la ville qu'entre vingt heures et six heures du matin, on entend désormais des voitures puissantes faire des pointes de vitesse sur les routes remises en état, ainsi que des deux-roues qui font leur apparition dans la jeunesse aisée de la capitale. Les taxis circulent désormais toute la nuit. La circulation nocturne se développe ainsi lentement.

Ainsi, il existe un incontestable développement de la vie nocturne à Tananarive, qui témoigne d'une appropriation de l'espace nocturne. Mais si des habitants de plus en plus nombreux s'approprient la nuit, cela ne va pas sans créer des tensions nouvelles pour son contrôle, même s'ils demeurent numériquement marginaux.

3.2. L'émergence de tensions pour l'appropriation de l'espace de la nuit

Entre les habitants en goguette dans la nuit et le pouvoir en place, les familles et enfants des rues perdent en effet leur fragile et temporaire accès à l'espace public.

Nous avons déjà évoqué les menaces de la Commune, au lever du jour. En 1997, avec l'organisation des Jeux de la francophonie, le maire, Guy Willy Razanamasy, entend réhabiliter le centre-ville. Le grand marché de la ville, le *Zoma*, est démantelé : des petits marchés spécialisés sont créés en différents points du centre-ville. Ne pouvant plus se perdre au cœur de la foule des passants et des commerçants, les sans-abri doivent « déménager ». Il est question, ici, de masquer l'échec du gouvernement en matière économique et sociale. Les forces de l'ordre et les agents municipaux demandent aux gens de la rue de devenir « invisibles ». Ainsi, une famille nous expliquait qu'elle avait dû abandonner son abri à l'arrêt de bus, au niveau du jardin d'Ambohitato, pour aller se cacher dans les hauteurs de ce dernier, en friche. Ces actions sont légitimées par les journaux les plus réactionnaires :

« De la modeste case traditionnelle au palais de l'Andriamanjaka [allusion au palais royal, le Rova], une unité profonde d'inspiration exprimait une même vision de l'ordre du monde et de la société, fondement de la beauté et du charme unique de la ville. Aujourd'hui, dans un paysage urbain devenu aussi totalement hétérogène et atteint de prolifération anarchique, l'individu ne peut plus se forger une conscience d'appartenance à la cité, base de la solidarité, et on peut se demander de quelle culture il peut se sentir l'héritier. (...) Un véritable quart-monde aux limites de la survie ne peut que s'entasser dans le centre-ville, le menaçant d'apoplexie : car on s'achemine ainsi vers un paradoxe mortel, celui d'une ville dont le cœur serait occupé par une société de marginaux provoquant la fuite (jusqu'où ?) des autres groupes sociaux. (...) Une véritable police urbaine limitant d'abord la surcharge du centre-ville rendra au *Zoma* sa fonction de lieu de sociabilité, son dynamisme commercial et par conséquent sa créativité »^{xix}.

Mais les événements s'accélérent. En avril 2003, à la faveur d'une opération « concertée », un bidonville péri-central, la *Réunion Kely*, est détruit. Ses habitants, alors consentants, sont envoyés à la campagne, à une centaine de kilomètres environ. Ils reviendront quelques mois plus tard, lassés d'attendre sous des tentes provisoires un plan de relogement et une activité. Jusqu'à aujourd'hui, les diverses tentatives de réinstallation des sans-abri se soldent par un « déguerpissement », sans plus aucune tentative de concertation.

Les *quat'mis* sont renvoyés dans un autre espace et dans un autre temps : à la campagne, souvent inconnue, car les enfants notamment sont nés, pour la grande majorité, à Tananarive et dans ses périphéries. Ils sont de la ville. Leur maîtrise de la nuit par les sans-abri les oppose à bien des paysans qui se terrent dans leur maison, au coucher du soleil. La presse ne traite-t-elle pas, avant tout, de l'insécurité rurale et des bandes de *dahalo*^{xx} qui sévissent dans tout Madagascar, bien plus que des peurs urbaines ? Mais les habitants eux-mêmes épousent les rythmes des campagnes, et leur imaginaire est nourri de légendes rurales, nous l'avons vu. En définitive et en bien des points, les familles et les enfants des rues se révèlent être les plus « urbains ». Ils connaissent la ville à toutes heures. Ils en parcourent les moindres interstices.

Cependant, pour la majorité des habitants et pour les autorités, les sans-abri sont arrivés par l'exode rural. Ils sont venus gonfler les effectifs de la ville. Si la capitale reste de taille modérée (environ 1,5 million d'habitants) et ignore la croissance explosive de ses consoeurs d'Afrique subsaharienne, les habitants estiment qu'elle est « saturée », qu'elle ne saurait accueillir de nouveaux habitants. Si ces derniers se retrouvent dans la rue, c'est la preuve de leur échec en ville : leur place est par conséquent à la campagne. Ainsi, les autorités, comme ceux qui se reconnaissent le statut de citoyen (les Tananariviens de vieille souche urbaine

spécialement) se livrent à une réinterprétation du temps et de l'espace qui marginalise sans cesse les mêmes individus. Les sans-abri n'ont pas accès à la ville, ils n'y ont pas droit : ils ne sont pas considérés comme Tananariviens. Le temps passé à vivre dans la ville et la connaissance effective de ses rues ne sont rien face aux origines, présumées rurales.

3.3. Citadins ou simples urbains ? Le « droit à la ville^{xxi} » contesté

Les sans-abri peuvent-ils être des citadins ? D'une part, ils n'habitent pas Tananarive. Ils ne possèdent pas de maison : sans habitat, ils ne participent à aucune vie de quartier, élément fondamental dans le processus de construction de la citoyenneté. Être dépourvu de tout espace privé, c'est être sans emprise sur le sol urbain. Posséder (pas seulement dans un sens juridique une propriété foncière) un espace privé permettrait d'acquérir une place dans l'espace public, en se définissant par son occupation dans l'espace, au sein de la société urbaine. Aux yeux des Tananariviens, les familles et enfants des rues ne se définissent que par la rue, par l'espace public et sa neutralité, quel qu'ait pu être leur passé en ville.

D'autre part, leurs usages spécifiques de l'espace urbain, loin d'être reconnus, les marginalisent davantage. Tous, et les enfants des rues compris, connaissent la ville des ivrognes, des prostituées et des travestis. Les enfants se disent fascinés par l'hôtel Hilton et Tananarive éclairée la nuit. Ils imitent les chanteurs de rap américains mais leur ancrage urbain passe par la rue. Ils en sont captifs en même temps que la ville les rejette. Leurs principaux repères urbains demeurent, en dépit de leurs imaginaires, leur espace vécu : le lieu où ils dorment, les marchés et les gares où ils travaillent.

Leur incroyable maîtrise de la ville, de ses espaces libres, de ses potentiels financiers ne leur garantit nullement le droit d'être Tananariviens. « Purs urbains » au sens où ils connaissent la ville à toutes ses heures et vivent dans ses espaces les plus modernes (le centre-ville notamment), ils ne sont pas citadins. Le décalage dans leurs rythmes de vie traduit leur marginalité. Ils vivent une autre ville, celle que craignent les habitants. Ils représentent cette « autre » ville, son envers.

« La nuit ici n'est pas sereine » rappelle le refrain d'une chanson populaire. Rien n'est plus vrai à Tananarive, que ce soit pour ceux qui y habitent, au sens où ils possèdent un toit, ou pour ceux qui vivent dans la rue. Pour les uns, la nuit est inquiétante, et finalement les noctambules qui développent une appropriation citadine de la nuit, s'ils sont de plus en plus nombreux, demeurent néanmoins numériquement modestes par rapport à la population totale qui se couche très tôt. Pour les autres, même si l'espace urbain semble « libéré », au sens où rien ne semble les contraindre dans la gestion de leur temps et de leurs activités, ils sont dans l'ajustement perpétuel en adaptant leurs espaces et leurs rythmes à ceux des habitants qui les rejettent le jour et les négligent la nuit. Petit à petit, ils s'adaptent à la réappropriation de la ville la nuit, de plus en plus cachés au sein de la capitale malgache. Les enfants et familles des rues subissent l'appropriation de la nuit par les citadins, qui leur contestent désormais le droit nocturne à la ville.

Ainsi, le temps de la nuit révèle cet autre temps, plus long, celui de la construction de la ville et d'une citoyenneté spécifique réservée aux Tananariviens (de vieille souche urbaine

notamment), laquelle citoyenneté se fait exclusive, voire ostracisante. La nuit se révèle donc être un indicateur essentiel à la fois de marginalité et de citoyenneté. Un ordre socio-spatial se construit, positionnant les individus au sein de la ville, certains captifs de la rue, de la marge, et cet ordre se construit désormais la nuit aussi. L'opposition jour-nuit ne fait qu'appuyer ce processus de marginalisation accrue d'une partie de la population, et de citoyennisation affirmée d'une autre, dominante dans les discours comme dans les positions sociales.

Au sujet de Paris, Anne Cauquelin (1977 : 21) évoquait l'éclairage urbain comme moyen de sectoriser la ville comme de l'homogénéiser. En s'appropriant la nuit et en l'éclairant davantage, les Tananariviens continuent de « découper » l'espace urbain, d'y positionner les individus et d'en reléguer une partie hors du regard.

Bibliographie

- Bachelard G., 2001, *La poétique de l'espace*, PUF Quadrige, Paris
- Bonnemaison J., 1981, « Voyage autour du territoire », *L'espace géographique*, Vol. 10, No. 4, 249-262
- Bopda A., 2003, *Yaoundé et le défi camerounais de l'intégration. A quoi sert une capitale d'Afrique tropicale*, Paris, CNRS éditions
- Bourdieu P., 2002, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit
- Brunet G. (coord.), *Tana Cultures 2000. Guide d'une capitale*, 2000, Antananarivo, Tsipika-CITE
- Cauquelin A., 1977, *La ville, la nuit*, Paris, PUF
- Calas B., 2002, « La chorégraphie urbaine en Afrique orientale », *Géographie et cultures*, No. 41, 57-73
- Collectif, 1997, *L'esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, 24-28 septembre 1996, Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo
- Decoudras P. M., Lenoble-Bart A., 1996, « La rue : le décor et l'envers », *Politique africaine*, No 63, 3-12
- Dorier-Apprill E., 2001, *Vocabulaire de la ville. Notions et références*, Paris, Editions du temps
- Dorier Apprill E., Kouvouama A., Apprill C., 1998, *Vivre à Brazzaville : modernité et crise au quotidien*, Paris, Karthala
- Enquête Démographique et de Santé, Madagascar 1997*, Antananarivo, INSTAT DHS
- Esoavelomandroso-Rajaonah F., 1992, « Les espaces de sociabilité dans l'Antananarivo coloniale », *Cahiers du CITE*, No 1, 17-28
- Fournet-Guerin C., 2002, *Vivre à Tananarive. Crises, déstabilisations et recompositions d'une citoyenneté originale*, thèse de doctorat de géographie, Université Paris IV-Sorbonne
- Gervais-Lambony P., 1994, *De Lomé à Harare : le fait citadin. Images et pratiques des villes africaines*, Paris, Nairobi, Karthala
- Gwiazdzinski L., www.nuitsurbaines.net
- Gwiazdzinski L., 2005, *La nuit, dernière frontière de la ville*, Paris, L'Aube
- Lefebvre H., 1968, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos
- Leimdorfer F., 1998, « La petite restauration en Côte-d'Ivoire (les maquis d'Abidjan) : une culture urbaine ? », in Deler, J.P., Le Bris EM, Schneier G. (éd.), *Les métropoles du Sud au risque de la culture planétaire*, Karthala, Paris, 55-76
- Marguerat Y. (dir.), 2003, *Garçons et filles des rues dans la ville africaine, Diversité et dynamique des marginalités juvéniles à Abidjan, Nairobi, Antananarivo*, rapport de l'équipe de recherche « Dynamique du monde des jeunes de la rue », Paris, IRD, CODESRIA

- Morelle M., 2004, *La rue des enfants, les enfants des rues. L'exemple de Yaoundé (Cameroun) et d'Antananarivo (Madagascar)*, thèse de doctorat de géographie, Université Paris I Panthéon Sorbonne
- Paquot T. (dir.), 2001, *Le quotidien urbain. Essai sur le temps des villes*, Paris, La Découverte
- Paugam S., 1996, *L'exclusion : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte
- PNUD, INSTAT, *Tableau de bord social*, 2002, Antananarivo, 152 p.
- Rajaonah F. V., 1996-97, *Elites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XX^e siècle*, Thèse d'Etat, Université Lumière-Lyon 2
- Ravelosoa J. R., 2001, *Dynamique de la pauvreté urbaine. Un bref aperçu du niveau de vie des ménages malgaches sur les quatre dernières décennies : le cas de l'agglomération d'Antananarivo*, MADIO, document provisoire
- Ravelosoa J. R., Roubaud F., 1996, *Dynamique de la consommation des ménages d'Antananarivo sur la longue période : 1960-1995*, Antananarivo, MADIO
- Razafindralambo L. N., 2005, « Inégalité, exclusion, représentations sur les hautes terres de Madagascar », *Cahiers d'Études Africaines*, XLV, No 179-180, 879-903
- Régnard C., 2003, *Crise économique, santé et mortalité à Madagascar*, Paris, L'Harmattan
- Roubaud F., 2000, *Identités et transition démocratique : l'exception malgache ?*, Paris et Antananarivo, L'Harmattan-Tsipika,
- Sambo C., 2001, *Langages non conventionnels à Madagascar*, Paris, INALCO, Karthala
- Samuel Bordreuil J., 1992, « Hommes à la rue aux Etats-Unis », *Annales de la recherche urbaine*, No 57-58, 134-146
- Spindler M., 1996, « Les embarras d'Antananarivo ou l'économie politique des trottoirs », *Politique Africaine*, No 63, 161-162
- Valverde B., 2003, *La crise politique malgache de 2002. Espace et territoires, les enjeux d'un pouvoir*, Mémoire de maîtrise de géographie, Université Paris IV-Sorbonne
- Zeneidy-Henry D., 2002, *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal
- La lettre mensuelle de Jureco*, août-septembre 1988, n° 20-21, « Revivre à Tana », p. 20
- L'Express de Madagascar*, 20 mai 2004, « Sans-abri : de la « Reunion Kely » à « Comores kely »
- Mahaleo*, 2005, réalisé par César Paes et Raymond Rajaonarivelo, 102 mn

© CYBERGEO 2006

MORELLE M., FOURNET-GUERIN C., *Cybergeo*, n°342, 28/06/2006 :

<http://www.cybergeo.presse.fr>

ⁱ Ce que souligne L. Gwiazdzinski, 2005, p. 20 sans omettre de faire référence à l'ouvrage précurseur d'Anne Cauquelin, *La ville, la nuit*, paru en 1977.

ⁱⁱ Nous conservons le terme d'*enfants* bien que nous ayons rencontré et mené des entretiens auprès d'individus âgés de dix ans comme de plus de vingt ans. La filiation qu'il sous-entend renvoie à la rupture originelle avec la famille qui en fait des « enfants » *de la rue* (bien que de manière non automatique et immédiate). En outre, celui qui est enfant (*infans* en latin) est étymologiquement « celui qui ne parle pas » : la difficulté à être lorsque l'on vit dans la rue paraît correspondre au choix de ce terme, difficulté à être renforcée par les discours des habitants et des autorités qui n'hésitent pas à parler aussi d'*enfants* des rues. Le terme « enfance » renvoie ici à la question des pouvoirs et de leur division au sein d'une société. « L'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable » (Bourdieu, 2002 :145).

ⁱⁱⁱ Dans les villes du Sud, du « secteur informel » (activités, habitat) aux enfants et famille des rues, toute une littérature scientifique s'est attachée à appréhender l'informalisation de l'espace et son « encombrement », parlant « d'envers urbain ». Voir par exemple Decoudras P. M., Lenoble-Bart A., 1996, ou Spindler M., 1996, ou

encore le numéro spécial *Géographie et cultures*, « Espaces publics et marqueurs culturels dans les villes d'Afrique noire », 2002, N° 41.

^{iv} La société merina est composée de groupes hiérarchiques et statutaires qui sont souvent désignés sous le terme de « castes ». On trouve notamment des hautes castes, comprenant des groupes dits nobles et d'hommes libres, ainsi qu'un groupe ostracisé de descendants d'esclaves, l'esclavage ayant été officiellement interdit en 1896. Ces hiérarchies perdurent toutefois dans la réalité sociologique et géographique (territorialisation des castes) de la ville. Ces questions, complexes, ne sont pas abordées dans le cadre de cet article. Pour aller plus loin, voir Collectif, 1997, *L'esclavage à Madagascar. Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Actes du colloque international sur l'esclavage, Antananarivo, 24-28 septembre 1996, Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo. Razafindralambo L. N., 2005, « Inégalité, exclusion, représentations sur les hautes terres de Madagascar », *Cahiers d'Études Africaines*, XLV, No 179-180, 879-903. Roubaud F., 2000, *Identités et transition démocratique : l'exception malgache ?*, Paris et Antananarivo, L'Harmattan-Tsipika.

^v Salle de spectacle traditionnelle.

^{vi} Les catégories populaires constituent la majorité de la population citadine, environ les trois quarts. Voir note *infra*.

^{vii} Les données relatives aux habitants citées dans l'article sont issues d'enquêtes menées entre 1999 et 2001 dans le cadre d'une thèse de doctorat (Fournet-Guérin C., 2002). Il s'agit d'enquêtes conduites dans cinq quartiers de la ville, au sein desquels cinquante personnes ont été interrogées. Le questionnaire, ouvert, comportait une question sur l'heure du lever et du coucher. Le dépouillement a fait apparaître de fortes convergences sur cette question entre les quartiers, pourtant socialement et spatialement très différenciés.

^{viii} Voir Dorier-Apprill E., Kouvouma A., Apprill C., 1998, et Morelle M., 2004.

^{ix} Les Merina sont le groupe numériquement dominant de Madagascar, qui habite la région autour de Tananarive sur les hautes terres. Tananarive est une ville à 90 % merina.

^x *mpaka fo* : mythe datant du XIX^e siècle fondé sur la peur des Blancs ; on raconte aux enfants que les Blancs vont les attraper, les tuer et leur voler leur cœur pour le manger. La peur de la nuit présente un caractère universel et nourrit bien des légendes autour des lutins, follets, nains et esprits malfaisants (Gwiazdzinski, 2005 : 30).

^{xi} *Mahaleo*, 2005.

^{xii} Les conditions de vie générales des Tananariviens ont connu une évolution très négative depuis une trentaine d'années. De nombreux organismes ont évalué le niveau de pauvreté dans l'agglomération tananarivienne. L'organisme de statistiques MADIO fait état de 75 % de personnes en dessous du seuil de pauvreté ; 75 % des Tananariviens disposeraient en outre de moins de 2 100 Kcal/jour et 62 % de moins de 1 810 Kcal/jour. La consommation annuelle par habitant a baissé en volume de 48 % de 1960 à 1995. La Banque mondiale évoque une baisse du pouvoir d'achat des Tananariviens de 40 % entre 1971 et 1991. Selon le PNUD, la proportion de ceux qui ont des problèmes pour manger durant l'année a augmenté de 32 % en avril 2001 à 42 % en avril 2002. Au delà de cette approche statistique, il apparaît que la société urbaine a été très affectée par cette crise économique. Il en résulte, comme dans de nombreuses villes d'Afrique, un laminage des classes moyennes (enseignants, fonction publique en général, petits employés...), l'émergence d'une minorité affairiste de nouveaux riches, la permanence d'une faible proportion de catégories très aisées (quelques %), dont le niveau de vie leur donne accès à une consommation de très haut niveau dans les pays développés, et le développement d'une masse de population pauvre, soit vivant au jour le jour dans une précarité extrême pour les plus modestes, ou bien tentant de faire vivre une famille avec un salaire faible ou des revenus irréguliers tirés d'une activité informelle. C'est donc une ville massivement paupérisée qui se dessine, et marquée par de très fortes inégalités sociales qui se creusent.

Pour de plus amples détails, voir notamment : PNUD, INSTAT, 2002 ; Ravelosoa J. R., 2001 ; Ravelosoa J. R., Roubaud F., 1996 ; *Enquête démographique et de santé*, Madagascar 1997 ; Régnard C., 2003.

^{xiii} Bien des quartiers d'habitation de Tananarive ont échappé aux plans des urbanistes sous la colonisation. Ils semblent fermés sur eux-mêmes. Les chemins les traversant y sont tortueux et sinueux. Souvent seul le piéton peut les emprunter. Les véhicules seraient vite stoppés par la présence d'un escalier. En effet, de nombreux *elakelatrano* (littéralement, l'espace entre deux maisons, soit des raccourcis) permettent de traverser un quartier par le biais de ses ruelles et escaliers, en évitant les rues carrossables. A cela s'ajoutent les réseaux de sociabilité et le poids de l'administration qui s'appuie sur ces quartiers comme entité de gestion (état civil, aides alimentaires, entretien des rues).

^{xiv} Les données citées dans l'article relatives aux sans-abri sont issues d'enquêtes de terrain, effectuées en 2003, dans le cadre de la préparation d'une thèse de doctorat (Morelle M., 2004). Trente-trois enfants de la rue (dont cinq filles) ont été interrogés par le biais de longs entretiens. En outre, une présence régulière dans des gîtes de nuit d'ONG et dans la rue a permis de compléter utilement les questionnaires. Une sortie nocturne orientée spécifiquement vers les espaces de « la rue » a pu être organisée avec des animateurs d'une ONG. A défaut, des sorties dans les espaces les plus animés de la ville ont constitué un second moyen d'aborder la nuit.

^{xv} Cette appellation qui semble remonter aux années quatre-vingt vient de la première syllabe « mi », commune à quatre mots sensés résumer les comportements typiques des sans-abri d'Antananarivo : *mifoka* (fumer), *miloka* (jouer), *migoka* (boire de l'alcool), *milely* ou *mipoka* (baiser, en argot). Selon C. Sambo (2001 : 176), cette formule rimée ancienne et définissant une vie de débauche a été légèrement transformée pour parler spécifiquement des sans-abri : *midoroka* (se droguer), *miloka* (jouer), *misotro* (boire) et *mivaro-tena* (se prostituer). Il propose deux autres graphies : *katiramy* et *katramy*. Une autre explication, moins péjorative mais moins répandue, serait que ces personnes vivent « sans quatre murs » pour les protéger.

^{xvi} Voir Esoavelomandroso-Rajaonah F., 1992, et Rajaonah F. V., 1996-97.

^{xvii} Ethnie de la côte ouest de Madagascar.

^{xviii} Leimendorfer F., 1998. Voir également leur équivalent camerounais, les « chantiers » ou « circuits », Bopda A., 2003.

^{xix} *La lettre mensuelle de Jureco*, août-septembre 1988, « Revivre à Tana », p. 20.

^{xx} Voleurs de zébus.

^{xxi} Droit à la ville entendu comme le « droit à la vie urbaine, à la centralité renouvelée, aux lieux de rencontres et d'échanges, aux rythmes de vie et emplois du temps permettant l'usage plein et entier de ces moments et lieux, etc. », in Lefebvre H., 1968, p. 146.